

DOCUMENTS ICONOGRAPHIQUES SUR SAN ANDRES SAJCABAJA
LA VIE DU VILLAGE PRESENTEE PAR LES DESSINS DES ENFANTS
ET DES PHOTOS

ANNE-MARIE HOCQUENGHEM

KLAUS SCHLUPMANN

*Wias fiche 79.02.13
Institut d'Ethnologie
Paris 1979*

DOCUMENTS ICONOGRAPHIQUES SUR SAN ANDRES SAJCABAJA :

LA VIE DU VILLAGE PRESENTÉE PAR LES DESSINS DES ENFANTS

ET DES PHOTOGRAPHIES

LES ENFANTS

San Andres Sajcabaja est un gros village d'environ 700 personnes en majorité des Ladinos, descendants espagnols. Il se trouve au centre d'un municipe qui compte quelques 10 000 habitants dont 80 % sont des Indiens. Ce municipe fait partie du département du Quiché, une région montagneuse et pauvre du Guatemala. En 1974, je suis allée, en tant qu'archéologue, à San Andrés. Les enfants ont envié mes crayons et mes cahiers et j'ai regretté de ne pas en avoir apporté plus, pour pouvoir leur en donner. En 1976, je suis revenue à San-Andrés avec Klaus Schlüpmann qui devait étudier les conséquences de la présence des chercheurs étrangers sur la région et ses habitants. A l'intention des enfants, nous avons rempli nos sacs de papier, de crayons de couleur, de pointes de feutre, de stylos à bille, de pastels, de pinceaux et d'aquarelles.

Notre maison était l'une des plus agréables du village. Dans le jardin, il y avait des bananiers, un bougainvillier en fleurs, des plantes en pots et un peu d'herbe verte que nous nous efforcions d'entretenir en arrosant tous les soirs. Dans les chambres, il y avait des livres sur les étagères, des cartes sur les murs et, un peu partout, des tessons de céramique, quelques poteries entières, des pierres à moudre. Nous avions des appareils photos, des transistors, un enregistreur à cassettes, un rasoir à piles.

Dès notre arrivée, à la fin du mois de janvier, nous avons posé sur une table le matériel pour dessiner et la porte restait ouverte. La nouvelle qu'il y avait du papier et des crayons chez les Français, que ceux qui en avaient envie pouvaient aller l'utiliser, s'est très vite répandue dans le village. Les enfants sont venus autant pour dessiner que pour voir la maison et tout ce qu'elle contenait d'étrange pour eux. Ils sont entrés par groupe de trois ou quatre, d'abord ceux que j'avais connus en 1974, puis des voisins plus éloignés. Ils avaient entre 5 et 16 ans. En classe, ces enfants avaient un cahier, un crayon et un ou deux livres circulaient parmi eux. Ils n'avaient presque pas d'images à regarder ; les journaux, les illustrés arrivaient rarement jusqu'à San Andrés. Il n'y a pas d'affiches, sauf quelques-unes collées sur le mur de la mairie au moment des élections ou sur celui du poste de santé à l'occasion d'une campagne de vaccination. Sur les murs de l'école, seuls les emblèmes nationaux sont épinglés. Quelques images pieuses sont vendues sur le marché, le dimanche. Dans l'église ou dans le temple, se trouvent quelques tableaux religieux. Les filles ont dessiné des fleurs comme celles qu'elles brodent sur les tissus, les garçons ont reproduit drapeau et blason nationaux.

Un peu fatigués après une semaine de dessins de fleurs et de drapeaux, nous avons esquissé une rue de Paris, une maison de banlieue avec son jardin et proposé aux enfants de peindre leur village, leurs activités ou celles de leurs parents : "pour montrer à nos enfants, chez nous".

Un changement de dernière heure dans l'affectation des crédits de recherches me laissait entièrement libre de mon temps et nous

commençons à nous familiariser avec le village quand celui-ci a été bouleversé par le tremblement de terre du 4 février.

Les maisons détruites, l'école fermée, les enfants sont venus passer leurs journées chez nous. Nous avons réaménagé la maison, remis de l'ordre dans le jardin et décidé de continuer à vivre entre les murs lézardés, alors que les parents des enfants s'installaient dans des abris inconfortables, craignant de nouveaux tremblements.

Tout en dessinant, les enfants nous ont expliqué comment préparer de différentes manières les petits haricots noirs, faire des tortillas de maïs, du chocolat, où trouver de l'huile quand il en manquait, qui tuait le cochon et faisait des grillons cette semaine. Ils nous ont appris à payer le prix juste pour les oeufs et les avocats, à choisir le manioc et les huizquils. Ils nous ont montré comment récurer le fond des jattes de terre cuite avec de la fibre végétale. Ils nous ont indiqué les trous d'eau pour se baigner, les sources d'eau chaude et sulfureuse. Ils nous ont dit combien gagnait leur mère à coudre des blouses qu'une riche commerçante revendait aux Indiennes, combien leur père touchait comme journalier quand il descendait faire la récolte du café sur une finca de la côte pacifique, combien coûtait l'entretien d'une vache maigre et combien celle-ci donnait de tasses de lait, à combien se vendait et s'achetait le maïs ou ce qu'il fallait compter pour reconstruire une maison. Ils nous ont parlé du travail des champs, de l'époque où l'on devait planter puis irriguer si l'eau est proche, de ce qui risquait d'anéantir la récolte, comment il fallait conserver les graines. Ils nous ont aussi montré le tule, la plante dont la fibre sert à faire les nattes et la moelle (le cibac) à faire les paniers et les éventails à feu. Ils nous ont entraînés voir le pressage de la canne à sucre et fait goûter la

mélasse. En suivant avec nous les processions des Indiens, ils nous ont informés sur leurs coutumes et croyances. Ils nous ont raconté des légendes. En peignant les membres de leurs familles, ils ont colporté les petites histoires qui courent sur chacun. Don Mingo a deux femmes, le mari de Julia vit avec une autre, la voisine Fidelina a trois enfants sans père. Comme dans tous les villages, les familles se querellent, les Giron avec les Herrera, les Munoz avec les Ramos. Les catholiques qui ne vont pas à l'église, les méthodistes qui vont au culte, les mennonites qui font un culte à part, se respectent mutuellement mais se sentent différents. La politique joue un grand rôle : localement, les adhérents des deux grands partis guatémaltèques se battent, le troisième parti n'est pas représenté. Bien entendu, le parti au pouvoir n'est pas le bon. Il y a un comité pour le développement local, un comité pour le fonctionnement de l'hôpital, réduit à six lits ; les deux se réunissent une fois par mois, dans la grande salle du couvent.

Les enfants ne se sont pas contentés de peindre et de raconter leur vie, ils nous ont regardé vivre. Ils ont dessiné nos coutumes qui les étonnaient : la femme qui se mêle des affaires des hommes, qui fait le même travail qu'eux et qui peut rester dans un hamac pendant que son ami fait la cuisine ou lave. Ils nous ont fait parler de chez nous et posé des questions sur ce que nous venions faire à San Andrés. Ils ont regardé nos livres et nos cartes, et raconté comment ils voyaient les autres chercheurs de l'équipe. Don Quique, le chauve, est arrivé le premier, depuis il revient chaque année ; François que tout le monde aime bien et qui sait danser et boire ; Don Alain, le grand, Denise, qui marche beaucoup ; Marie-France qui reste toute seule ; Yvon qui lit tout le temps et travaille le jardin : c'est lui qui a planté les bananiers. Personne dans le village ne savait vraiment ce

qu'ils faisaient ; certains pensaient qu'ils cherchaient des trésors et revendaient des antiquités. Ils n'étaient pas comme les autres étrangers, les missionnaires ou les Américains du "peace corps" : ceux-ci travaillaient matériellement ou enseignaient.

Les parents sont venus nous rendre visite, regarder ce que faisaient leurs enfants et surtout, se renseigner sur nos raisons d'être à San Andrés, sur nos moyens financiers, nos relations, nos convictions religieuses ou politiques, nos intentions futures. Certains sont devenus nos amis, d'autres pas. Nous avons échangé des services ou nous nous sommes ignorés, ou encore fait un peu la guerre ; nous ne sommes pas restés neutres.

Les enfants, toujours présents, nous ont envahis, harcelés, fatigués. Par moment, nous les avons chassés. Rejetés, ils nous ont joué de mauvais tours. J'ai été tentée de fermer la porte, Klaus, avec patience, a rétabli la paix. Ils sont revenus avec de nouvelles histoires, de nouvelles idées ; ils ont proposé d'aller chercher de la terre là où se fabriquaient les adobes et les tuiles, et de modeler des personnages puis de les cuire. Nous avons ainsi passé quatre mois avec eux.

LES DESSINS

Dans les dessins, la route de terre rouge ou jaune tourne dans la montagne, à travers les champs de maïs, les forêts de pins. Le camion passe devant une maison, s'arrête à la prochaine décharge, redémarre, laisse passer des chèvres ou des vaches maigres, tombe en panne, croise une land rover, effraie des mules chargées de bois, s'enlise dans le lit d'un ruisseau. Le village est un peu au bout

du monde, au pied du Sajmajil, à cinq ou six heures du Quiché, lui-même à cinq ou six heures de la capitale. La durée du voyage dépend de l'état de la route et du camion ; quelquefois, San Andrés est isolé pendant plusieurs jours.

Avec leurs vraies couleurs ou dans des tons fantaisistes, ce sont les maisons en adobes crépies de chaux blanche, aux toits de tuiles rouges. Sur la place, l'église coloniale qui se dresse comme une forteresse, le grand arbre "la ceiba", le buste de Rufino Barrios, un président de la République, la mairie, la prison, le poste de santé, la cantine de Dona Lola, une boutique. Un peu à l'écart, le cimetière où les tombes sont vraiment violettes, roses, vertes, bleues. De l'autre côté, l'école et une chapelle puis encore la route qui continue jusqu'au village voisin, à 20 km, et s'arrête dans la montagne ; il semble qu'il n'y a plus rien.

Dans les rues, des dindons, des cochons gris, des chiens maigres, deux ou trois vaches, une mule, des enfants, sur le pas de sa porte, un homme, des femmes qui lavent à la fontaine.

A San Andrés, deux sortes d'habitants, les Ladinos en blue-jeans et mini-jupes, et les Indiens en costumes traditionnels, pantalons blancs, chemises bleues ou rouges, longues jupes rouges et bleu-vert et blouses en dentelle. Les descendants des Espagnols, même s'ils sont un peu métissés, riches ou pauvres comme les Indiens, sont les maîtres du village.

Les Indiens comme les Ladinos, qu'ils travaillent eux-mêmes ou qu'ils fassent travailler les autres, vivent de la terre. Ils cultivent le maïs, la canne à sucre et le tulle. Ceux qui ne sont pas propriétaires sont métayers, se louent à la journée, migrent saisonnièrement, vont travailler sur la côte pacifique, dans les

plantations de café ou de canne à sucre, au moment de la récolte. En plus du travail des champs, les "riches" sont camionneur, pharmacien sans titre, tailleur, tisserand, commerçant, maréchal-ferrant, menuisier, tuilier, briquetier.

Les femmes font la cuisine, préparent les tortillas ou le pain, rangent la maison, s'occupent des enfants, cousent à la machine, bavardent avec les voisines.

Les enfants vont à l'école, jouent. Les garçons vont chercher du bois, gardent les animaux, égrennent le maïs. Le dimanche, ils sont cireurs de chaussures sur la place du marché. Les filles aident leur mère, font les courses.

Les dessins représentent les notables, les personnages : Don Chema l'ancien maire, Don Moises le pasteur, Don Juan du M.L.N., les trois frères Urizar qui ont beaucoup de terres, Don Nacho qui engage la main-d'oeuvre pour le travail saisonnier sur la côte. Le curé, missionnaire espagnol, est toujours accompagné de son chien, un berger allemand. Les mennonites ont une femme américaine. Les soldats montent de temps en temps du Quiché, la police aussi. Il y a aussi le médecin, quand on en envoie un, qui tient le poste de santé avec l'infirmier, et le télégraphiste qui relie San Andrés au reste du monde.

Les journées sont un peu tristes, il n'y a pas grand' chose à faire. Avec des amis, on va se laver au Ticou, à Aguas Calientes où l'eau sort de sources sulfureuses, si chaudes que l'on peut y faire bouillir la poule qui servira de dîner. On va voir les cousins qui habitent à quelques heures de cheval, dans la montagne ; quelques fois, certains font un voyage à la capitale.

Le dimanche est le jour du marché. Le matin, la place se

remplit d'Indiens, de couleurs. Sous la ceiba, on vend, on achète des fruits, des légumes, des oeufs, des tortillas, des tamales, du sucre, du maïs, des haricots, des poteries, de la vaisselle, des nattes, des paniers, des tissus, des habits, des jouets. L'après-midi, les Indiens rentrent chez eux, à deux ou trois heures de marche à pied dans la montagne. Certains s'attardent, commencent à boire, se saoulent et se réveillent le lundi matin, en prison.

Les jours de fête, les Indiens sont tous là, sur la place, dans l'église, au cimetière. Ils sortent les Saints, San Andrés, Trisch, San Sacramento, Maria, Santo Domingo, en procession. Ils jouent de la marimba, du tambour, de la flûte, de la chirimilla. Ils dansent avec des masques le bal de la conquête ou des taureaux. Ils tournent, en costumes de singe, sur des cordes tendues entre les clochers et la place. Les fêtes s'égrennent comme un chapelet le long de l'année et se célébreront encore l'année suivante, comme elles l'ont toujours été du temps des Espagnols et du temps des Mayas. Les Ladinós regardent les Indiens pratiquer leurs rites, sans s'étonner, sans chercher à comprendre, parce que c'est distrayant pour eux.

Encore un peu de distraction imprévue avec un enterrement - on meurt souvent - avec un mariage, l'arrivée ou le départ du médecin, une réunion sociale d'un comité, un bal, les allées et venues des Français.

Les dessins rapportent l'événement extraordinaire -- un tremblement de terre ; seuls les vieux se rappellent celui de 1917. Au village, un mort, deux blessés, les maisons inhabitables, mais la vie continue. Les enfants viennent dessiner comment, dans la nuit, les gens se sont retrouvés dans la rue avec des torches, comment les

maisons ont été vidées. Ils représentent la construction d'abris en feuillage, en toile, l'installation de cuisines dans les espaces libres, et la vie qui reprend, le marché du dimanche suivant, devant l'église détruite. Les dessins montrent les premiers travaux de déblaiement, la récupération des tuiles intactes. Puis la formation, sur un ordre du gouvernement, du "comité d'urgence" local. Dix jours après le tremblement, l'arrivée des premiers secours étrangers, des premiers avions, des premiers hélicoptères. Ils se posent au milieu du village, devant l'école, ils soulèvent des nuages de poussière et renversent les curieux les plus téméraires. Trois médecins, quatre infirmières, un coordinateur, des Mexicains, arrivent avec une cargaison de médicaments, retournent en chercher encore. En trois jours, ils examinent trois mille personnes, ni plus, ni moins malades qu'avant, et distribuent les caisses d'antibiotiques, de calmants, d'anti-spasmodiques des grandes marques européennes et nord-américaines de produits pharmaceutiques.

Un prêtre canadien, missionnaire en Amazonie péruvienne, vient célébrer une messe charismatique. Sept grands Américains, avec des lunettes de soleil, des appareils photographiques, des attaché-case et des stylos à bille, débarquent d'un avion et d'un hélicoptère pour évaluer les dégats dans le temple. Les dessins montrent la précipitation de tous à chaque arrivée de camion ou d'avion, la formation des files d'attente à chaque distribution de nourriture, de vieux habits ou de couvertures. C'est la course, à qui arrivera le premier pour recevoir, pour réclamer de l'aide. Les dessins disent aussi les disputes, les empoignades pour avoir plus que le voisin, l'escamotage de la moitié de ce qui est à distribuer, par les membres du comité d'urgence.

Tout le village s'est transformé en village de sinistrés mendiants et bagarreurs. Les partis font de la propagande en vue des prochaines élections municipales, promettent des prêts, du matériel, des tentes, des maisons préfabriquées. La reconstruction à peine commencée se ralentit, s'arrête. C'est l'escalade, à qui aidera le plus, le mieux. Les Français participent, le curé fait venir de la tôle ondulée, 10 000 tôles, le corps de la paix les distribue : plus rien n'est donné, tout est vendu. Il y a des affaires à faire. De nouveaux missionnaires pentecôtistes de l'Eglise du Calvaire offrent des maisons préfabriquées à 600 dollars, mais on peut discuter le prix. Un prédicateur au teint gris prêche, près de la fontaine, la joie et la réconciliation des églises dans le malheur commun. "Frères des Hommes" cherche s'il y a un moyen de développer intelligemment la région avec 1000 dollars par mois. Un sociologue de communication promet l'eau potable, la construction d'une école secondaire, d'une route, le reboisement, avec 90 000 dollars canadiens. On est en plein rêve de développement mais le salaire des journaliers reste de 50 centimes à 1 dollar. Dans les dessins, on voit le village se modifier ; il apparaît des cabanes de planches et de tôles, il y a des tentes de l'armée et des tentes en plastique. Il y a aussi les quelques cas de familles qui n'ont pas perdu leur temps à attendre l'aide et qui ont reconstruit leur maison, avant l'arrivée des pluies, avec les moyens traditionnels.

Les dessins de marché, de processions les vendredis de carême, et de la fabrication, dans chaque famille, du pain et du chocolat de Pâques, montrent que la vie habituelle continue, les pluies commencent, les travaux des champs reprennent...

Les dessins comme les enfants racontent la vie d'un village exotique, mais pas si différent de ceux de chez nous. Les gens n'y

sont ni plus ni moins méchants qu'ailleurs : ils ont leurs plaisirs, leurs ennuis, ils sont peut-être, encore un peu plus que nous, écartelés entre leurs rêves et la réalité. La vie réelle s'écoule en partie comme au siècle dernier, monotone, dans un espace presque clos. Une vie au ralenti, où le temps qui passe est rythmé par le jour, quatre heures d'électricité et la nuit, par la succession des jours mornes en semaine et des dimanches animés de marchés, par l'alternance d'une saison sèche et d'une saison humide, par le déroulement du cycle annuel des cérémonies du calendrier de l'église qui correspond à celui des tâches agricoles et aux rites agraires des Indiens, et par une catastrophe naturelle qui marque chaque génération. Les rêves se bâtissent sur ce que racontent la radio, les saisonniers à leur retour, le curé et les frères qui sont allés travailler aux U.S.A. et les étrangers de passage.

COMMENTAIRES ET UTILISATION DES DESSINS

Ce qui nous a le plus frappé, c'est la richesse et l'harmonie des couleurs de ces dessins, qui sont d'autant plus étonnantes que les enfants vivent dans un village et une nature relativement ternes.

A San Andrés, nous avons montré les dessins aux parents et aux maîtres d'école. Comme les enfants eux-mêmes, les adultes ont manifesté peu d'intérêt pour ces images. Nous avons recueilli quelques commentaires : "Ce n'est pas beau - Les enfants ne savent pas dessiner - Ces enfants sont ignorants - Tiens, comme il a dessiné le curé ! - Il faudrait faire dessiner Daniel, lui, il sait". Daniel avait seize ans, il était allé à Guatemala City et voulait y retourner faire des études afin de devenir dessinateur. Il recopiait les personnages des "comics" américains. Encore quelques commentaires : la mère de Jovani,

un des enfants les plus riches du village, celui qui avait un vélo et qui prenait le plus de plaisir à dessiner - "Le dessin, c'est une chose de fille, il ne faudrait pas que mon fils devienne efféminé". A propos de Ranféri dont les dessins étaient peut-être les plus étonnants pour nous - "Cet enfant est vif, il est très nerveux, il a des "crises", il faudrait qu'un médecin le voit" disait le directeur de l'école. Et à propos des trois enfants Reyes que nous aimions beaucoup, le curé expliquait - "Ces enfants connaissent mieux les Indiens et la nature que les autres ! Ils sont à la charge d'une mère veuve et sans terres et doivent se débrouiller pour contribuer à gagner les maigres ressources de la famille".

Les dessins ont plu aux autres chercheurs de l'équipe, qui n'en voyaient cependant pas l'intérêt immédiat pour nos recherches.

A Guatemala City, nous avons montré les dessins à un professeur du collège pour les français - "Les dessins sont beaux, il n'y a pas de comparaison avec les dessins bien ternes que font mes élèves". L'Institut national du tourisme n'a vu aucune possibilité de les utiliser. Les fonctionnaires du département d'art et d'esthétique qui s'occupaient des programmes d'enseignement du dessin dans les écoles, n'ont pas vu d'autre intérêt dans ces dessins que celui que nous leur conférions, en nous y intéressant nous-mêmes. La rédaction du journal pour enfants de "bonnes familles", Chiquirin, aurait aimé publier quelques dessins "d'enfants de la campagne"...

Rentrés à Paris et à Berlin, nous avons montré ces dessins à nos enfants et à nos amis : c'était mieux que les photos habituelles et sur chaque image, il fallait s'arrêter, raconter et raconter ... et cela nous a fait plaisir. Pour la première fois, à travers les dessins des enfants de San Andrés, ceux que nous aimions se sont passionnés pour notre travail. Nous avons essayé de filmer l'ensemble des

dessins. Pendant un mois, avec une caméra 16 mm d'occasion, du film en couleur périmé de récupération, que nous avons nous-mêmes développé, nous avons monté 10 minutes et le CERDAVV nous a accordé un petit crédit pour terminer ce film ... mais tout est à reprendre et le temps manque pour l'instant. Des expositions ont été organisées. Des ethnologues, des sociologues, des psychologues, des pédagogues et des historiens de l'art, des artistes, ont été attirés par l'une ou l'autre possibilité d'utilisation de cet ensemble iconographique.

L'édition classique d'un tel ensemble de documents en couleur était impensable. L'occasion de publier a été offerte, dans le cadre de la collection Archives et Documents, grâce au procédé des microfiches couleur et à l'intérêt rencontré à la rédaction.

LES PHOTOGRAPHIES

Au cours des deux séjours, nous avons photographié quelques aspects de San Andres, surtout les temps forts : marchés, fêtes, tremblement de terre. A la fin du séjour de 1976, les parents de nos jeunes amis nous ont demandé de les photographier en famille.

Le corpus de photographies présenté ici ne prétend ni être un ensemble complet de documents sur la vie du village, ni recouvrir tous les sujets traités en dessin. Il nous semble cependant utile de les présenter afin que l'on puisse comparer la réalité photographiée par des adultes étrangers et la vision imaginaire des enfants de San Andrés.

Paris, mai 1979

Anne-Marie Hocquenghem

Klaus Schlüpmann

BIBLIOGRAPHIE

- BATAILLON, Claude. - "Conflit agraire et communaux à San Andres Sajcabaja", Cahiers des Amériques latines n° 11, Paris, 1974, pp. 73-83.
- BATAILLON, Claude et Yvon LE BOT. - "Migration intérieure et emploi agricole temporaire au Guatemala", Cahiers des Amériques latines n° 11, Paris, 1974, pp. 117-147.
- CHEVIGNY, Ghislaine de. - L'éducation en milieu rural au Guatemala. Thèse de doctorat de 3ème cycle, Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III, Institut des Hautes Etudes d'Amérique Latine, Paris, 1979, 409 p., dactylographié.
- DEBRÉGEAS-LAURENIE, Geneviève. - "De l'usage de la micro-édition", Courrier du C.N.R.S., n° 34, Paris, octobre 1979, pp. 20-27.
- DEMYK, Noëlle. - "Marchés, échanges régionaux et développement des inégalités : Quiché 1973", Cahiers des Amériques latines n° 11, Paris, 1974, pp. 83-116.
- DOLLFUS, Olivier et Denise DOUZANT. - "Les Paysages de San Andres Sajcabaja et leur organisation", Cahiers des Amériques latines n° 11, Paris, 1974, pp. 7-26.
- DOUZANT-ROSENFELD, Denise. - Paysage et société en pays Quiché. Thèse de doctorat de 3ème cycle, Université de Paris VII, Paris, 1975, 232 p., dactylographié.
- HOCQUENGHEM, Anne-Marie et Klaus SCHLÜPMANN. - "Para una catastrofo-
logia : responsabilidades de los investigadores después de un
seismo", Actes XLIIe Congrès international des Américanistes,
Paris, 2-9 septembre 1976, vol. II, pp. 589-593.

- HOCQUENGHEM, Anne-Marie et Klaus SCHLÜPMANN. - "Bedingungen der Wahrnehmung : Guatemaltekesische Kindermalen", Kunst und Unterricht, Seelze, Sonderheft, 1977, pp. 142-144.
- "
- "De l'utilité d'un tremblement de terre", Hérodote, Paris, n° 10, avril-juin 1978, pp. 26-55.
- ICHON, Alain. - Organisation d'un centre Quiché protohistorique : Pueblo Viejo-Chichaj. Travaux de la mission scientifique française au Guatemala, Paris, 1975, 144 p.
- " - Les sculptures de la Laqunita, El Quiché, Guatemala. Ed. Piedra Santa, Guatemala City, 1977.
- " - "Late postclassic sweathouse in the Highlands of Guatemala", American Antiquity, 1977, vol. 42, n° 2, pp. 203-209.
- " - "La mission scientifique française au Guatemala (R.C.P. 294 et 500)", Journal de la Société des Américanistes, Paris, tome LXVI, 1979, pp. 305-310.
- JONAS, Suzanne et David TOBIS (éd.). - Guatemala. Berkeley, North American Congress on Latin America, 1974, 264 p.
- LABORATOIRE D'ETHNOLOGIE - MUSEE DE L'HOMME. - Guatemala : Maya d'hier et d'aujourd'hui. Catalogue d'Exposition, Palais des Arts et de la Culture, Brest, 21 janvier-1er avril 1978.
- LARTIGUE, François. - "Circulation des charges et organisation sociale à San Andres Sajcabaja, Quiché", Journal de la Société des Américanistes, Paris, tome LXII, 1973, pp. 131-144.
- LE BOT, Yvon. - "Tenure et rente foncière dans l'Altiplano occidental, Guatemala", Cahiers des Amériques latines, n° 11, Paris, 1974, pp. 27-52.
- " - Les paysans, la terre, le pouvoir. Thèse de doctorat de 3ème cycle, E.H.E.S.S., Paris, 1977, 415 p., dactylographié.

LEHMANN, Henri et Alain ICHON. - "Les 'sarcophages' de pierre de San
Andres Sajcabaja", Objets et Mondes, Paris, 1973, pp. 35-46.